

VILLAGE D'ACCUEIL

PHOTOS **PATRICK WILLOCO**





Saint-Martory, en Haute-Garonne, 950 habitants et 50 demandeurs d'asile. De cette cohabitation, imposée par l'Etat à l'été 2016, Patrick Willocq a fait le thème d'ambitieuses mises en scène : quatre tableaux qui montrent comment les villageois accueillent ou rejettent les réfugiés. Tous ont accepté de jouer leur propre rôle. Les « pour », comme Kiki, le bistrotier jovial, et Christelle, la fleuriste. Les « contre », comme Bibiche, la patronne du Café de la Place. Avec M. le maire en arbitre. Et au milieu, les nouveaux venus. Tel Mahmoud, le berger somalien. Ou Papa Bon Cœur, le jeune Guinéen qui, dans l'un des décors, a enfilé un gilet de sauvetage. Tous ont frôlé la mort ou perdu des proches. Cette histoire, comme le dit le titre du projet, est « l'histoire d'un espoir ».

« Parachutés un beau jour ».
« Avec ce tableau, j'ai voulu montrer l'arrivée des migrants en plein déjeuner de la France rurale, explique Patrick Willocq. Ils débarquent dans les prés, dans les jardins, ils entrent par la porte, arrivent de tous les côtés... C'est comme ça que les habitants de Saint-Martory l'ont vécu. »

« Le Pont entre les peuples ».
« Ce tableau montre que les migrations sont des cycles qui se suivent : à la fin des années 30, il y a eu, dans la région, une immigration espagnole, maintenant les migrants traversent la Méditerranée et tous veulent grimper sur le pont. Pour moi c'est important de montrer que tout est construit, mis en scène, pour mettre le rôle des participants en valeur. »









« Et la vie continue ».

« L'idée de cette photo m'est venue juste après celle des parachutes [voir pp. 96-97]. J'ai voulu montrer qu'un an après la vie continue, contrairement à ce que beaucoup de Saint-Martoriens ont cru. Ils se retrouvent encore pour le repas, Yves coupe toujours du bois. David continue de gratter sa guitare, il a été rejoint par un demandeur d'asile. Idem pour Kiki, le bistrotier : il joue à la pétanque, accompagné de Ryaz, un Afghan. Au fond, à droite, on voit des personnes hébergées au Cada, le centre d'accueil, attendre leurs papiers. »

C'est un village de la France de Depardon. Le crachin arrose les chaises en plastique de Chez Kiki – bistrot de pays. Des rires d'hommes fusent depuis le comptoir où l'on commente l'arrivée de l'étape du Tour de France, les yeux rivés sur la grande télé. En face, le pont qui enjambe avec grâce la Garonne fait oublier que le fleuve séparait jadis deux camps irréconciliables, les Gascons et les Languedociens. A Saint-Martory, en Haute-Garonne et désormais en Occitanie, le temps s'écoule au rythme de la photo annuelle de l'équipe de football locale, épinglée chez Kiki.

Et pourtant... Bravant la bruine sur la terrasse, deux jeunes hommes noirs trompent l'ennui en pianotant sur leurs téléphones portables. Deux Somaliens, dont Mahmoud, 29 ans. Le regard grave, il laisse échapper des morceaux de son histoire. Les cicatrices sur son visage témoignent de la torture infligée par les Shebab, les islamistes somaliens venus le kidnapper. Le berger a dû « fuir l'enfer », laissant derrière lui sa femme et ses trois filles dont il est toujours sans nouvelles. Après avoir traversé l'Éthiopie, le Soudan, la Libye et la Méditerranée, où il a échappé tant de fois

"ICI, J'AI TROUVÉ LA PAIX"

par Baptiste Etchegaray, envoyé spécial à Saint-Martory

Pour chaque tableau, Patrick Willocq a réalisé des croquis préparatoires. Le projet représente un budget total de 120 000 euros, frais de l'exposition prévue à l'automne inclus. La résidence d'artistes et les fonds de départ ont été fournis par Jean-François Delort, le châtelain de Saint-Martory et fondateur de l'association Art500, créée à l'occasion de la célébration des 500 ans du château.

à la mort, il vit à Saint-Martory depuis un an. « Je n'ai pas trouvé le bonheur ici, mais j'ai trouvé la paix », lâche-t-il dans un français impeccable. Connaît-il Patrick, le photographe ? Son visage s'illumine. « Patrick, c'est mon ami. »

Le village s'est réveillé un matin de l'hiver dernier avec un curieux courrier dans les boîtes aux lettres. Celui d'un grand gailard volontaire, Patrick Willocq, annonçant un projet un peu fou, mêlant les habitants de Saint-Martory et les demandeurs d'asile arrivés au creux de l'été 2016. « C'était bien tourné, de manière sympathique », se souvient Chantal, jeune retraitée hardie qui a tout de suite souhaité participer. A la réunion d'information, les trente chaises prévues n'ont pas suffi. Bombardé de questions, Patrick Willocq a exposé son idée : mettre en scène, dans de grands tableaux, la cohabitation, aussi inattendue que forcée, entre les villageois et les migrants. Chacun y serait tenu de jouer son rôle : les « pour » et les « anti », ceux qui tendent la main comme ceux qui tournent le dos. « Je ne suis pas là pour juger, mais pour raconter



une histoire universelle, celle de peuples amenés à vivre ensemble sans l'avoir demandé», explique le photographe. Patrick Willocq s'est immergé de longs mois dans le village, s'est fondu parmi les habitants et s'est rendu plusieurs fois au centre d'accueil des demandeurs d'asile (Cada), près de la petite gare, qui héberge une cinquantaine d'exilés venus d'Irak, d'Erythrée, du Tchad, du Burkina Faso, d'Afghanistan... En attente d'une réponse de l'Office français de protection des réfugiés et des apatrides quant à leur statut, ils occupent leurs journées comme ils peuvent, entre le potager et la pétanque, les cours de français assurés par des bénévoles et les rendez-vous chez Kiki, le bistrotier chaleureux qui leur a immédiatement confié ses codes Wi-Fi. Les voisins du Cada, eux, ont remarqué que les locataires y dormaient la lumière allumée, «sans doute par peur qu'on vienne les chercher la nuit».

A force d'entendre de la bouche de villageois que les migrants avaient été «parachutés» là, Patrick Willocq a imaginé un tableau dans lequel trois d'entre eux tombent du ciel, en plein banquet gaulois [voir pp. 96-97]. Face à la tablée saisie de surprise alors qu'elle dévore sa volaille, Mahmoud ouvre les bras dans un geste qui semble autant signifier «Ne tirez pas!» que «Dieu soit loué». Suspendu en l'air grâce à un ingénieux système de cordes au plafond, son comparse Adnan ne s'est pas longtemps fait prier pour apparaître sur la photo : lui qui a fui le Pakistan en raison des persécutions dont il était l'objet à cause de son nanisme rêve d'un destin à la Peter Dinklage, le comédien nain de «Game of Thrones». Poser dans la grange du château* où ont eu lieu les prises de vue l'a amusé, mais aussi rendu fier.

Dans ce petit théâtre, parmi les convives attablés, on reconnaît le maire de Saint-Martory, Raoul Raspeau, identifiable à sa moustache d'Astérix. Celui qui a dévoilé dans «La Dépêche du Midi» avoir voté Mélenchon à la récente présidentielle confie le désarroi qui l'a saisi ce jour de septembre 2015 où «les services de l'Etat» sont venus lui annoncer l'arrivée, sous deux mois et demi, de 50 demandeurs d'asile dans les HLM vacants du village. Rapporté aux 950 habitants, le contingent ne passerait pas inaperçu... «Je leur ai dit : "Vous êtes fous!" Du jour au lendemain, comme ça, sans en avoir parlé, pour moi c'était impossible. Vous savez, en milieu rural, la population n'a pas l'habitude des gens de couleur.» L'édile a réussi à repousser l'échéance de quelques mois pour préparer au mieux ses administrés. Mais s'est retrouvé en première ligne face à la colère des récalcitrants, qui l'ont vite accusé d'avoir tenu «caché» ce dessein. «Si le projet photo est réussi, ce sera pour moi une récompense par rapport à tout ce que j'ai enduré», souffle-t-il.

Entre-temps, Marine Le Pen a caracolé en tête du premier tour de la présidentielle dans la commune avec 30% des voix, puis en a rassemblé 43% au second, soit 205 bulletins FN qui restent encore en travers de la gorge du maire. Bibiche, la patronne aux cheveux rouges de l'autre bistrot de Saint-Martory, Le Café de la Place, est un exemple du choc que provoque l'entrée du bourg dans le grand tourbillon de la mondialisation. «Ces gens-là ne rapportent rien. Ils ne viennent pas chez moi. Interdits de séjour dans mon bar. Chacun chez soi et Dieu pour tous!» Le plus surprenant est qu'elle a accepté sans ciller de jouer son rôle dans le tableau baptisé «Le Pont entre les peuples». Alors que des réfugiés tentent désespérément de fuir sur des bateaux de fortune et que des villageois leur viennent en aide, Bibiche, debout sur le pont, lève ostensiblement les bras pour dire non. «Toute l'essence du projet est là : fédérer des gens dont l'opinion sur les migrants est aux antipodes. Ceux qui étaient contre n'ont pas changé fondamentalement d'avis, mais

ceux qui y étaient indifférents ont été sensibilisés et ont vu plusieurs de leurs stéréotypes tomber», se félicite Patrick Willocq en mettant, avec son équipe, la dernière main au décor – un pont en brique au-dessus des flots, fabriqués avec des planches ondulées recouvertes d'ardoises.

Christelle, la fleuriste dont le père a traversé les Pyrénées à la fin des années 30 pour fuir le franquisme, n'a pas hésité une seconde à apporter faux tournesols et lierre tressé pour la composition de la scène, ni surtout à poser en migrante espagnole de l'époque, valise sous le bras. La région regorge d'enfants et de petits-enfants de paysans espagnols qui ont essaimé dans les campagnes, confirme Jean-Jacques, passionné d'histoire locale. «Personne n'est responsable de sa naissance», glisse-t-il pour expliquer le sens de sa présence sur la photo.

Alors qu'arrive l'heure de la répétition générale pour la trentaine de figurants du «Pont entre les peuples», qu'un drapeau européen est hissé dans le fond pour être confié à une Marianne des temps modernes, un jeune Guinéen enfle un gilet de sauvetage, prêt à rejouer un épisode dramatique de sa vie. Papa Bon Cœur, comme on le surnomme ici, a traversé la Méditerranée sur une barque pendant quatre jours et quatre nuits. L'embarcation a fait naufrage, et il a vu la mer engloutir sa femme et sa petite fille. Au moment de monter dans le Zodiak pour la photo, Papa Bon Cœur se retourne avec un grand sourire et lance, princier, dans l'hilarité générale et sous les yeux ahuris de Patrick Willocq, un retentissant «Au revoir l'Afrique!».

** Le projet a été rendu possible grâce à Jean-François Delort, propriétaire du château de Saint-Martory.*

A voir : «Mon histoire, c'est l'histoire d'un espoir», exposition au château de Saint-Martory, du 20 octobre au 5 novembre.

«L'Enlèvement d'Europe». «Dans la mythologie grecque, Zeus, sous la forme d'un taureau blanc, enlève une princesse phénicienne prénommée Europe, traverse la mer et la dépose sur l'île de Crète, donnant son nom au continent. Or la Phénicie, c'est le Liban et une partie de la Syrie d'aujourd'hui. Donc j'ai refait la mise en scène avec des réfugiées, les princesses européennes de demain. Le taureau blanc est devenu un Zodiak.»

